

DECOÏNCIDENCE ET MELANCOLIE (suite et fin)

Nous avons vu qu'on pouvait accorder une place essentielle, dans le cadre du vécu mélancolique, à un sentiment plus ou moins intense ou angoissant de vide intérieur. Nous avançons en outre l'idée que ce sentiment a pu jouer un rôle dans la conception même du vide, soit en tant que vide intérieur, vide de sentiment ou de pensée, soit comme vide extérieur, vide conçu comme occupant une place dans l'étendue de la nature. Si on replace ce sentiment de vide dans la perspective de l'histoire intellectuelle et philosophique occidentale, on peut faire déjà ici rapidement quelques remarques. Dans la pensée de Démocrite, ce vide naturel, vide dans la nature, occupe une place fondamentale (Voir à ce sujet Heinz Wismann *Les avatars du vide - Démocrite et les fondements de l'atomisme*) et on le retrouvera aussi bien chez Epicure, qui l'associe au motif du *clinamen*, que chez Lucrèce. Chez Platon, qui systématise la dualité âme/corps, on retrouve, d'une part, du côté de l'âme, le non-être sous la forme du faux ou non-vrai (*Sophiste*) et, d'autre part et du côté de la nature, le vide considéré comme manque ou corruption par rapport à la nature (*Timée*). Cette conception dévalorisante, qui suggère la mise à l'écart, aboutira chez Aristote à la formule bien connue que la nature aurait "horreur du vide". Il faudra ensuite attendre l'essor progressif de la science et d'une conception nouvelle de la nature pour que cette question du vide soit examinée à nouveaux frais et en particulier par Blaise Pascal. Cette question du vide dans la nature va, dans les sciences, côtoyer l'arrivée progressive du chiffre et du nombre 0 (en provenance d'abord de l'Inde puis du Moyen-Orient) dans le système numérique et dans les calculs. C'est ce nombre qui, incorporé aux mathématiques, va permettre le développement du calcul différentiel, par Leibniz notamment. Le nombre zéro, qui s'y trouve alors mathématiquement associé à l'idée de l'infini, pourra en outre prendre le sens d'une représentation du vide... ou du rien. C'est à l'époque du mathématicien et logicien Georges Boole que la géométrie analytique va se formaliser davantage et se transformer en algèbre, intégrant le zéro ainsi que la notion de valeur négative. Georges Boole, après avoir participé à l'algébrisation de la géométrie analytique, jette les bases de sa logique algébrique qu'il conçoit comme le recueil des « lois de la pensée ». Cette formalisation algébrique de la logique est basée sur l'opposition 0 / 1, signes ou algorithmes pouvant être interprétés, sur le plan logique, comme représentant le vide ou le rien d'une part et, d'autre part, « l'univers des objets concevables ou l'univers du discours »... (voir le livre du philosophe Souleymane Bachir Diagne: *Boole, l'oiseau de nuit en plein jour*). Les nombreux développements de cette nouvelle logique algébrique conduiront à notre omniprésente informatique moderne. Dans la théorie mathématique des ensembles algébriques, l'ensemble vide sera représenté par le signe { } ou encore celui d'un O barré.

Reprenons le fil de la philosophie et de son histoire occidentale en y cherchant la place faite, depuis la Renaissance, au « non-être » ou au « néant », au « vide » ou au « rien » et notons rapidement quelques repères. Chez Kant, qui écrit un ouvrage intitulé *Pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, ce non-être ou ce négatif apparaît de manière décisive et active sous la forme de ce que le philosophe appelle « mal radical »: une puissance irrationnelle capable de s'opposer sans explication naturelle à la contrainte spirituelle de l'impératif catégorique. La théorie sartrienne de la mauvaise foi pourrait en être considérée comme un prolongement. De son côté Hegel fait une place au vide dans sa logique et, chez lui, le non-être devient cette formidable puissance du négatif qui, dans l'histoire, est un élément

fondamental et incontournable du processus de développement dialectique devant conduire à la réconciliation ultime.

En suivant ce fil du vide, du néant ou du rien à très grands traits, on pourrait dire ensuite de Marx qu'il reprend, au moins formellement et même si c'est pour la retourner, la logique de la dialectique hégélienne et sa subsomption du négatif en vue d'une réconciliation finale... Mentionnons au passage le « bouddhisme » de Schopenhauer pour (Voir à ce sujet le travail éclairant du philosophe Roger-Pol Droit), remarquons que chez Nietzsche, disciple devenu critique virulent, ce négatif se retrouve avec force, identifié aux puissances réactives et nihilistes susceptibles de faire obstacle à une volonté de puissance, volonté affirmative dont l'interprétation peut révéler les ambiguïtés. Notons enfin et pour finir que, chez Heidegger, on trouve une sorte de « pas de côté » opéré par rapport à ce que le philosophe identifie comme « métaphysique occidentale ». Toute l'entreprise de Heidegger pourrait en effet se lire et se comprendre comme une tentative pour faire "décoïncider" la pensée d'avec cette histoire de la métaphysique occidentale dont Platon aurait été le grand initiateur? Dans sa « *Lettre sur l'Humanisme* », adressée en 1946 à Jean Beaufret, le philosophe tente de résumer sa position pour répondre à la question de savoir si on peut, ou non, y voir un « humanisme ». Dans ce texte Heidegger finit par donner son interprétation du nihilisme : « Que se produit-il en fait? On entend parler « d'humanisme », de « logique », de « valeurs, de monde » de « Dieu ». Puis d'une opposition à ces entités. On reconnaît en elles le positif et on les prend comme du positif. Ce qui est dit contre elles, du moins tel qu'on le rapporte par ouï-dire et sans grand examen, on le prend aussitôt comme leur négation, voyant dans cette négation le « négatif » au sens de ce qui est destructeur. Il est pourtant expressément parlé quelque part dans « *Sein und Zeit* » de la « destruction phénoménologique ». Partant de cette logique qu'on ne cesse d'invoquer et de la ratio, on croit que ce qui n'est pas positif est négatif, aboutit à un rejet de la raison et mérite d'être stigmatisé comme un objet de réprobation. On est si imbu de « logique », que l'on range aussitôt dans les contraires à rejeter tout ce qui s'oppose à la somnolence résignée de l'opinion. Tout ce qui ne demeure pas fixé au positif connu et chéri, on le jette dans la fosse à l'avance préparée de la négation pure ¹, celle qui récuse tout, pour finir dans le néant et accomplir ainsi le nihilisme. Sur ce chemin logique, on fait tout sombrer dans un nihilisme que l'on s'est constitué avec l'aide de la logique. » (cité d'après la traduction de Roger Munier). A cette première négativité propre au nihilisme le philosophe parvient à substituer une autre perspective et une autre formulation: « Le néantisé déploie son essence dans l'Être lui-même et nullement dans l'être-là de l'homme, pour autant qu'on pense cet être-là comme subjectivité de l'ego cogito. L'être-là ne néantise nullement, en tant que l'homme, pris comme sujet, accomplit la néantisation au sens du rejet, mais l'être-le-là néantise en tant que pris comme l'essence au sein de laquelle l'homme *ek-siste*, il appartient lui-même à l'essence de l'être. L'Être néantise – en tant qu'être ». Et encore un peu plus loin: "Le néantisant dans l'être est l'essence de ce que j'appelle le rien. C'est pourquoi la pensée, parce qu'elle pense l'Être, pense le rien. **Seul l'Être accorde à l'indemne son lever dans la grâce et à la fureur son élan vers la ruine**" (ibidem)

¹"in die zufor angelegte Grube der blossen Negation". Maintenant que l'on connaît, notamment par ses *Cahiers noirs*, les positions antisémites restées non publiées de Heidegger, positions sur lesquelles il n'est jamais revenu, cette formulation de 1946 ne peut manquer de résonner comme une sombre trace du signifant...

Heidegger, ayant écarté le logos métaphysique et juste après en être passé par une reconnaissance des limites ou insuffisances du langage pour dire la vérité de l'Être en tant qu'Être et de *l'ek-sistance* de l'homme en tant qu'être-le-là, en arrive donc à la formulation d'une sorte d'énigme poétique, comme un écho lointain de la poétique héraclitienne. Cette fulgurance poétique heideggerienne permettra de revenir à Georges Boole. Le philosophe Souleyman Bachir Diagne, dans l'ouvrage déjà mentionné consacré à Georges Boole écrit: «En deuxième lieu, Boole fait la remarque qu'à considérer cette loi de la pensée, il peut se poser ici la question de la différence linguistique entre un substantif et un adjectif. Si, en effet, le langage ordinaire ne répugne guère à changer l'ordre de succession des épithètes, il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit d'invertir les places de l'épithète et de l'attribut.» La réponse de Boole consiste, à nouveau, au nom du langage en tant qu'instrument du raisonnement, à faire violence aux habitudes linguistiques ordinaires et à puiser les exemples pouvant justifier l'inversion du substantif et de l'adjectif dans l'usage ... poétique du langage. Voici que les inversions poétiques, dont l'écriture de Milton fait un usage aussi heureux que constant, **sont moins l'écart par rapport au langage courant par quoi l'art poétique définit son style, que l'indice d'une plus grande proximité aux lois de l'esprit dont la prose quant à elle s'est éloignée ! (...)** Voici en anglais les vers de Milton auxquels se réfère G. Boole: "Offspring of heaven first-born/The rising world of waters dark and deep/Bright effluence of bright essence increate." (Boole, *l'oiseau de nuit en plein jour*).

Après ce parcours trop rapide, il apparaît donc bien que la question du non-être ou du néant, celle du vide et, dans un registre numérique, celle du zéro et de l'infini qui lui est associée par le calcul, sont des questions avec lesquelles la pensée occidentale s'est battue et débattue en s'efforçant de les résoudre soit par la dévalorisation et différentes formes de mise à l'écart, soit en les circonscrivant dans des univers de discours permettant de les conceptualiser en les relativisant et en les soumettant à un ordre logique, voire au calcul algébrique. On pourrait alors faire la remarque que, dans la pensée orientale et tout particulièrement Chinoise et Taoïste, le Vide apparaît plutôt comme un fondement premier de l'ordre cosmique ainsi que la ressource² d'une expérience mentale ou spirituelle qui échapperait au dualisme. L'inverse de la position occidentale classique qu'une perspective comparatiste très large pourrait alors envisager comme une autre face pour une même possibilité structurelle et mentale de fond...

Revenons aux anciens Grecs. Pour le sujet occidental, dont le fondement psychologique et philosophique remonte en grande partie à cette culture, s'est progressivement constituée, par intégration d'éléments mythiques, une intériorité qui a généré une forme psychique originale comportant toute une série d'oppositions intellectuelles qui sont ainsi devenues le moteur d'un développement intellectuel original. L'intériorité, intégrant progressivement ces constituants idéels, rend en effet possible un mouvement réflexif original qui prit le nom de *logos* (voir à ce sujet les travaux de Jacqueline de Romilly et particulièrement l'ouvrage intitulé *Patience mon cœur !*). Ces oppositions intellectuelles et psychiques, sources de conflits intérieurs potentiels,

² Sur le vide comme ressource on pourra citer François Jullien: « Mais quand on atteint une complète appréhension du vide et de l'irréalité de tous les phénomènes, l'absolue vérité "ne contient plus rien de concret ou d'individuel qui puisse en faire un objet de particularisation (K.S.Kenneth: *Buddhism in China*). Or c'est vers quoi nous guide, précisément, le sens chinois de la fadeur. » (François Jullien *Eloge de la fadeur – à partir de la pensée et de l'esthétique de la Chine*)

ont donc créé l'espace d'une intériorité mentale inédite et d'une nouvelle dimension morale. Dans l'histoire de la psychologie, à l'époque moderne, c'est la métapsychologie freudienne qui, cherchant à théoriser l'hypothèse de l'inconscient psychique en reliant les points de vue topiques, économiques et dynamiques, est venue apporter quelques lumières sur cette scène intérieure, ses conflits et sa dramaturgie. Cette intériorité particulière, intégrant d'autres apports que cette origine grecque, tout particulièrement celui de l'héritage Judéo-chrétien, à été à l'origine de nombres de grandes réalisations venues prendre place dans la culture occidentale. Cependant, dans le même temps, à côté de ces réalisations marquantes, cette intériorité culturellement construite a fait la place pour une folie ou un dérèglemente psychique qui est comme sa face d'ombre. Cette folie, ces dérèglements, peuvent ainsi, sous l'impulsion de facteurs endogènes ou exogènes, généralement d'une combinaison des deux, prendre différentes formes et se développer dans différentes directions. Parmi ces formes ou direction possibles, il y a celle, marquante, elle même polymorphe et diversifiée, de la mélancolie et du sentiment de vide intérieur susceptible de l'accompagner...

En regard du modèle de cette subjectivité occidentale, considérant la pensée chinoise classique et en m'appuyant sur les analyses et les commentaires de François Jullien dans son *Éloge de la fadeur – A partir de la pensée et de l'esthétique de la Chine* (1991), et particulièrement sur ce qui y est noté de la musique, il semble qu'on pourrait avancer l'idée ou le modèle d'un « sujet sans profondeur ». Un « sujet sans profondeur » c'est-à-dire un sujet des surfaces ou, mieux, un sujet en surface et dont la visée esthétique et même philosophique ou spirituelle serait de se fondre ou de s'intégrer dans un Tout, une Totalité englobante... Se fondre dans le paysage pour le peintre et son représentant pictural lui-même, entrer en résonance avec le son pour le musicien et sa propre musique pour s'y immerger ou s'y répercuter et s'y fondre dans l'illimité de la Voie ou du Grand Vide cosmique. Une forme donc de disparition ou de dilution, d'effacement du sujet serait donc à l'œuvre ici et pourrait être distinguée et même opposée à la contemplation telle qu'elle a été conçue par la pensée occidentale et particulièrement sur le modèle platonicien, ce modèle impliquant une sorte de vis-à-vis ou de face à face, condition pour que puisse en sortir une critique d'ordre philosophique et dialectique. Du point de vue de l'esthétique donc, tandis que du côté du modèle de la pensée chinoise classique, cette immersion ou cette résonance se nourrit de « fadeur » et s'y meut, en Occident et depuis les anciens grecs, c'est l'idée d'une beauté à contempler qui a nourri et donné son sens à une conception critique de la réception. Chez Platon c'est par la contemplation de cette beauté que l'âme parvient, se détachant des illusions liées au corps, à contempler les autres grandes idées fondatrices de son système. D'un point de vue donc métaphysique et spirituel, tandis que du côté occidental l'idée du beau et de l'intériorité qui la conditionne et la soutient ne cesse de pouvoir conduire et reconduire à l'idée de l'Être, de « l'être en tant qu'être » ³, du côté du modèle proposé par la pensée chinoise classique et tout particulièrement dans le cas du

³ Parménide: « Même chose se donne à penser et à être » et plus loin: «Il est encore immobile, dans les limites de liens puissants, sans commencement, sans fin, puisque naissance et mort au loin nous les fimes chanceler, les repoussant d'une foi établie sur le vrai.» (traduction d'Yves Battistini tirée de son ouvrage *Trois présocratiques*)

Taoïsme, c'est la « Voie »⁴ qui se présente comme horizon et chemin pour un sujet en surface qui va, flottant, vers sa propre disparition ou dissipation dans un Vide nourricier...D'un côté une culture qui se développe autour de la figure du héros et même de l'exception, de l'autre une culture marquée par l'idée du neutre, de la « fadeur » ou encore, pour reprendre le titre d'un autre ouvrage de François Jullien, par celle des « transformations silencieuses »...

Pour éviter tout malentendu : il s'agit ici de modèles historiques imposés et/ou proposés par la culture sur un fond de nature humaine commune. Par ailleurs il ne saurait y avoir de formes culturelles ni totalement pures, ni permanentes, au sens où il y a eu et il y aura toujours des croisements ou des métissages, des déviations et des détours... Ce qui n'empêche pas qu'il puisse y avoir des formes plus marquées et historiquement plus durables...

Dominique Forget (décembre 2021 / février 2022)

Dominique Forget écrit des textes, notamment des aphorismes, accessibles sur son blog à l'adresse : dominiqueforgets.com

⁴ «Quelqu'un interrogea Lie Zi: – Pourquoi estimez-vous tant le vide? – Le vide se moque de l'estime. – Quel nom peut-on donner au vide? – Aucun. Quand on tente de nommer l'ineffable, rien ne vaut le silence et le vide. Dans le silence et le vide, on trouve où demeurer. Brisez le silence, remplissez le vide, vous ne trouverez nulle part où aller. Celui qui, pour dissimuler ses erreurs et se disculper, commence à jouer avec la bienveillance d'autrui et la justice ne trouvera pas la vérité» Lie Zi, *Faveurs célestes XII* (traduction Lisa Bresner)